

P A B L O M A R T Í N S Á N C H E Z

# L'INSTANT DÉCISIF

*Roman traduit de l'espagnol  
par Jean-Marie Saint-Lu*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original :  
*Tuyo es el mañana*

© Editorial Acantilado, 2016.  
© Éditions La Contre Allée, 2017,  
pour la traduction, française.  
© Zulma, 2022, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *L'Instant décisif*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

ℷ

*Á. c. q. m. a. m. a. m.*

*Singulos dies singulas vitas puta.*

SÉNÈQUE

## SOMMAIRE

---

### MINUIT

- 00 H 00 CLARA MOLINA SANTOS (BARCELONE)
- 00 H 38 GERARDO FERNÁNDEZ ZOILO (BARCELONE)
- 01 H 19 SOLITARIO VI (SANTA COLOMA DE GRAMENET)
- 01 H 55 CARLOTA FELIP BIGORRA (BARCELONE)
- 02 H 42 JOSÉ MARÍA RAICH Y ROS DE OLANO (ROME)
- 03 H 18 MARÍA DOLORES ROS DE OLANO Y FIGUEROA (BARCELONE)

### AUBE

- 04 H 00 GERARDO FERNÁNDEZ ZOILO (BARCELONE)
- 04 H 37 CARLOTA FELIP BIGORRA (BARCELONE)
- 05 H 15 MARÍA DOLORES ROS DE OLANO Y FIGUEROA (BARCELONE)
- 06 H 01 JOSÉ MARÍA RAICH Y ROS DE OLANO (ROME)
- 06 H 44 SOLITARIO VI (SANTA COLOMA DE GRAMENET)
- 07 H 11 CLARA MOLINA SANTOS (BARCELONE)

### MATIN

- 08 H 00 CARLOTA FELIP BIGORRA (BARCELONE)
- 08 H 40 JOSÉ MARÍA RAICH Y ROS DE OLANO (AÉROPORT  
DE FIUMICINO, ROME)
- 09 H 12 CLARA MOLINA SANTOS (BARCELONE)
- 09 H 55 SOLITARIO VI (BARCELONE)

10 H 53 MARÍA DOLORES ROS DE OLANO Y FIGUEROA (BARCELONE)  
11 H 22 GERARDO FERNÁNDEZ ZOILO (BELLATERRA)

#### MIDI

12 H 00 JOSÉ MARÍA RAICH Y ROS DE OLANO (BARCELONE)  
12 H 40 SOLITARIO VI (BARCELONE)  
13 H 18 GERARDO FERNÁNDEZ ZOILO (SANT CUGAT DEL VALLÈS)  
14 H 01 MARÍA DOLORES ROS DE OLANO Y FIGUEROA (BARCELONE)  
14 H 30 CLARA MOLINA SANTOS (BARCELONE)  
15 H 15 CARLOTA FELIP BIGORRA (TARRAGONE)

#### APRÈS-MIDI

16 H 00 SOLITARIO VI (BARCELONE)  
16 H 36 MARÍA DOLORES ROS DE OLANO Y FIGUEROA (BARCELONE)  
17 H 10 CARLOTA FELIP BIGORRA (TARRAGONE)  
17 H 53 CLARA MOLINA SANTOS (BARCELONE)  
18 H 35 GERARDO FERNÁNDEZ ZOILO (SANT CUGAT DEL VALLÈS)  
19 H 26 JOSÉ MARÍA RAICH Y ROS DE OLANO (BARCELONE)

#### SOIR

20 H 00 MARÍA DOLORES ROS DE OLANO Y FIGUEROA (BARCELONE)  
20 H 36 CLARA MOLINA SANTOS (BARCELONE)  
21 H 16 JOSÉ MARÍA RAICH Y ROS DE OLANO (BARCELONE)  
21 H 58 GERARDO FERNÁNDEZ ZOILO (BARCELONE)  
22 H 46 CARLOTA FELIP BIGORRA (BARCELONE)  
23 H 15 SOLITARIO VI (BARCELONE)

*Aujourd'hui, tu vas naître. Tu ne devrais pas, mais tu vas naître. Tu ne devrais pas parce que là, dehors, c'est l'enfer. Des manifestations tous les jours. Les gens parlent d'élections. D'attentats. D'amnistie. Et tu es si bien dans ta grotte. Bien au chaud. En apesanteur. Pas besoin de respirer, ni de manger, ni de pleurer. À quoi bon, puisque personne ne t'entend ? Gigoter, oui. Donner des coups avec les mains. Comme un boxeur ou un karatéka. Démontrer que tu es prêt à affronter la vie. Un milieu hostile. La vie te donne beaucoup, disent les gens. Mais la première chose qu'elle te donne, ce sont deux claques sur les fesses. Comme celles qu'on entend dans la pièce à côté, suivies de pleurs déchirants. Les parois abdominales amortissent les sons, mais ne peuvent t'empêcher de sursauter quand tu entends le rugissement d'une moto, le pleurnichement d'un klaxon, le tintement d'une cloche. Ton rythme cardiaque s'accélère. Tu avales de travers le liquide amniotique. Tu as une crise de hoquet. La fréquence des contractions indique que le moment de passer ta tête pour contempler le monde approche. Un monde où il se passera beaucoup de choses aujourd'hui. Des choses bonnes et des choses mauvaises. Au Congo, le président Marien Ngouabi va être assassiné. En Italie il y aura grève générale. En Espagne, le Bulletin officiel va annoncer une nouvelle amnistie. Mais l'histoire qui marquera ta vie se passera beaucoup plus près, à quelques kilomètres à peine. Elle se passera à Barcelone et il y aura*

*une petite fille et un chien, un homme et une femme, un  
vieil homme et un tableau. Tu entends sonner les cloches  
d'une église voisine. Tu ressens une nouvelle contraction.  
Aujourd'hui, tu vas naître. Tu ne devrais pas, mais tu vas  
naître.*

## MINUIT

OO H OO CLARA MOLINA SANTOS (BARCELONE) J'ai beau essayer, je n'arrive pas à m'endormir. J'entends de nouveau le coucou que les Dalmau ont dans leur salon, juste au-dessus de mon lit. Je ne comprends pas comment ils peuvent trouver le sommeil avec cette bestiole qui chante toutes les heures... Depuis que j'ai pris ma décision, j'ai la tête qui tourne comme une noria. J'ai déjà fait plusieurs fois semblant d'être malade et maman commence à avoir des soupçons. Mais je n'ai pas l'intention d'aller à cette excursion. J'ai peur de ce que peut me faire cet idiot de Pena... Parfois, la nuit, je rêve que maman et moi nous avons un coucou comme celui des Dalmau, mais au moment où il sonne l'heure ce n'est pas le petit oiseau qui sort, mais cet imbécile de Pena qui dit Cla-ra !, Cla-ra ! Cla-ra ! Il se croit intelligent parce qu'il a un frère qui va au lycée, mais moi ses cartes avec des femmes nues ne m'impressionnent pas, pas plus que les films interdits aux moins de dix-huit ans qu'il prétend voir, ni les suçons qu'il a dans le cou... Comme si on ne savait pas qu'il se les fait lui-même en chauffant une petite cuiller avec un briquet ! Dans l'encyclopédie Larousse j'ai trouvé deux mots qui lui vont comme un gant. Il y en a un que je connaissais déjà, j'ai souvent entendu maman le dire quand papa vivait encore avec nous : sadique, trois fois sadique. Ça vient de *sadisme* : cruauté raffinée, qui donne du plaisir à celui qui la manifeste. J'ai

trouvé l'autre sans l'avoir cherché, en feuilletant au hasard l'encyclopédie : *algolagnie*, du grec *algos* : douleur, et *lagneia* : plaisir. Sûr que Pena éprouve du plaisir à nous faire souffrir, sûr qu'il adore voir la couleur de banane pourrie que ses coups de pied nous laissent sur les jambes. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il me frappe moi aussi, puisqu'il dit que je lui plais et qu'il me fait passer des petits mots par ses amis. L'autre jour, Ferran est venu me trouver et m'a donné un petit bout de papier. De la part de José Manuel, il m'a dit. Et il est parti. Il avait les larmes aux yeux. Parce que je crois bien que je lui plais aussi, à Ferran, quelle barbe. Et tout ça à cause de leur fichu petit oiseau, comme disait papa. Encore heureux que leur fermeture Éclair fait comme une cage et qu'il ne sort pas toutes les heures en criant, comme celui du coucou des Dalmau...

J'entends maman ronfler dans sa chambre. Quelle vie elle a, la pauvre. Depuis que papa nous a quittées et que nous sommes venues à Barcelone, elle ne fait que travailler. Parfois je la surprends en train de pleurer et elle ne veut pas que je la console. Elle essuie ses larmes et m'envoie faire mes devoirs. Moi aussi je veux pleurer, mais ça ne vient pas. Je pense à papa et ça ne me vient pas, et en voyant que ça ne vient pas mes yeux se remplissent de larmes et alors je ne sais pas si je pleure à cause de papa ou parce que je n'arrive pas à pleurer à cause de papa, quelle plaie. Quand on habitait à Madrid, dans notre maison avec un jardin, tout était différent. Moi je voulais un petit frère, mais papa et maman se disputaient tout le temps, et quand c'est comme ça impossible d'avoir des enfants... C'est pour ça que je me suis mise à aimer les animaux : chiens, chats, poissons, tortues, hamsters. Maintenant je dois me contenter d'une ferme de fourmis parce que ici, dans la loge, on n'a pas le droit d'avoir

d'animaux de compagnie. Il ne faut pas que j'oublie de leur donner de l'eau sucrée demain, vu que je serai drôlement énervée... Et si je le faisais tout de suite ? Maman continue de ronfler, je ne crois pas qu'elle se réveillera.

J'allume la lampe de la table de nuit. Je m'approche du terrarium. Les fourmis, excitées, courent comme des folles le long des conduits qu'elles ont construits. J'ai lu qu'elles peuvent communiquer entre elles et s'envoyer des signaux d'alarme. Je colle mon oreille au verre, mais je n'entends rien. Peut-être bien qu'elles communiquent par télépathie... Ce serait le plus pratique, parce que comme ça elles pourraient aussi parler avec leurs copines de la fourmilière. Je suis sûre qu'elles leur manquent beaucoup. Si un jour je me fatigue de les avoir, je les ramènerai chez elles. Ce n'est pas loin, en montant par la route du Tibidabo. J'y suis allée avec maman le lundi de Pâques, avec une pelle et un bocal en verre. J'avais déjà le terrarium, c'est M. Raich, le voisin du quatrième droite qui me l'a offert. C'est un vieux baveux, mais il faut reconnaître qu'il a mis dans le mille avec son cadeau. Maman croit que c'est sa façon à lui de la draguer, mais moi j'ai une autre théorie... On dit qu'il est très riche et qu'il est resté orphelin tout petit, que son père est mort dans un accident d'avion avant sa naissance et qu'ensuite sa mère s'est sacrifiée pour lui sauver la vie. Il paraît qu'il y avait un incendie et qu'elle avait dû sauter par la fenêtre en le tenant dans ses bras. Il paraît qu'elle lui a servi de coussin et qu'elle l'a sauvé, mais qu'elle, elle a fini complètement écrabouillée dans la cour.

Maman ne ronfle plus. Je l'entends murmurer quelque chose. Peut-être qu'elle rêve tout haut. Il vaudrait mieux que j'éteigne la lumière et que je m'assoie sur mon lit... Dans le noir, je joins le pouce de ma main droite

et l'index de la gauche et le pouce de la gauche avec l'index de la droite, et je dessine des cercles, en passant des doigts d'une main à ceux de l'autre. C'est un geste que j'ai vu l'avocate Kate McShane faire à la télé quand elle veut se concentrer. Je compte jusqu'à cent. De nouveau les ronflements. J'allume la lumière et je sors de ma chambre sans mettre mes pantoufles. Je traverse le salon sur la pointe des pieds. J'entre dans la cuisine, avance à tâtons, remplis d'eau un verre jusqu'à la moitié. J'ouvre le placard, la porte grince. Je retiens ma respiration. Je sors le sucrier, je prends une poignée de sucre que je jette dans le verre. Je remets le sucrier à sa place et sors de la cuisine. De retour dans ma chambre, je remue le sucre avec un crayon-feutre et je remplis une seringue avec le mélange. J'enlève un des bouchons du terrarium et je fais tomber quelques gouttes d'eau sucrée sur la terre. Les fourmis ont remonté un autre cadavre à la surface, dans la petite maison miniature du coin. Je ne sais pas pourquoi elles les laissent toujours là, peut-être qu'elle leur rappelle le cimetière qu'elles ont dans leur fourmilière, ou que c'est l'endroit le plus proche de la sortie et qu'elles veulent que je les emporte. Je pique la fourmi morte avec la pointe de mon compas. Je la retire en faisant bien attention et je la jette dans la corbeille à papiers, en regardant si elle a la tête collée au corps. Depuis que j'ai lu qu'un cafard peut vivre neuf jours sans tête avant de mourir de faim, je suis curieuse de savoir si les fourmis peuvent faire la même chose.

— Clara, la lumière !

Mince. Je saute dans mon lit et appuie sur la poire de la lampe. Je m'étonne de ma propre agilité. Quand je fais ce genre de choses je me sens légère comme la plume du poster qui est derrière la porte, une plume blanche qui tombe sur une binette rouillée. C'est celui d'un festival

de poésie, il était collé à un mur, il m'a plu, je l'ai arraché et je l'ai rapporté à la maison. Il y en avait d'autres. Quelquefois je le regarde et je me demande : si je suis la plume, qui est la binette ? Et la réponse est toujours la même : cette brute de Pena. Je serais si heureuse s'il n'existait pas... Un jour il me frappe et le lendemain il me fait un cadeau. Contre un coup de pied, un coquelicot. Contre un coup de poing, une bille. Je les accepte pour qu'il ne se mette pas en rogne et après je m'en débarrasse en rentrant à la maison. Mais il vaudrait mieux que je ne pense plus à lui, sinon, je ne vais pas dormir de la nuit. J'ai besoin d'être reposée pour demain. J'essaye tous les trucs que je connais pour trouver le sommeil. Je ferme les yeux et j'imagine que je suis dans une chambre bleue, sans portes ni fenêtres, allongée sur un matelas bleu recouvert de draps bleus. Les minutes passent et je ne m'endors pas. J'imagine Nadia Comaneci aux barres asymétriques, en train de tourner et de tourner, un truc qui ne rate jamais, mais juste comme je vais m'endormir, le coucou des Dalmau me réveille. Je sors les mains de sous la couverture et je fais le geste de l'avocate Kate McShane, une fois, deux, trois, quatre, cinq... Quand j'arrive à cent, j'ai froid aux bras et je ne dors toujours pas. Je les remets sous la couverture et les serre entre mes jambes. Je tends mes muscles. Je sens une bonne petite chaleur. Je change de position, face au mur. J'essaye de penser à quelque chose d'agréable... Je suis dans la baignoire qu'on avait à Madrid, pleine de mousse. Je joue avec l'éponge, je me frotte tout le corps... L'eau est chaude, la salle de bains est pleine de vapeur... Je mets la tête sous l'eau, j'ouvre les yeux, je tombe au fond, toujours plus profond... L'eau se remplit de poissons et d'algues qui me frôlent et m'enveloppent, se frottent contre mon corps... je ferme les yeux... l'obscurité me

prend dans ses bras... je me laisse séduire par le murmure du silence...

OO H 38 GERARDO FERNÁNDEZ ZOILO (BARCELONE) Le Chilien se lève pour aller aux toilettes. Je me demande si j'ai bien fait de l'inviter à notre table. Carlota me regarde et sourit, la pointe de la langue entre les dents. Ses yeux brillent :

— Alors c'est vrai ce qu'on murmure.

— Et qu'est-ce qu'on murmure ?

— Que tu as vécu au Chili. Que tu as travaillé avec Allende. Je ne savais pas.

Ah, Carlota, il y a tant de choses que tu ne sais pas et qu'il vaut mieux que tu ignores...

— J'ai vécu quatre ans à Santiago, oui. Mais je n'ai pas travaillé avec Allende. J'étais venu pour un symposium à l'Université du Chili, je me suis pris de passion pour son projet et je suis resté. Puis est arrivé cet enculé de militaire et tout s'est cassé la gueule. Quoique, au fond, c'était la faute d'Allende. Comme dit un de mes amis : celui qui n'est qu'à moitié révolutionnaire creuse sa propre tombe.

Carlota se mord l'intérieur de la joue, un geste que je l'ai vue faire en cours et qui me rend fou. Depuis combien de temps n'as-tu pas couché avec une femme, Gerardo ?

— Je ne m'y retrouve pas dans mes comptes.

— Quels comptes ?

— Tu dis que tu y es resté quatre ans.

— Oui, et alors ?

— Eh bien le gouvernement d'Allende n'a même pas duré trois ans. Qu'est-ce qui s'est passé quand Pinochet est arrivé au pouvoir ?

Ah, Carlota, ne pose pas tant de questions. Tu veux

vraiment savoir ce qui s'est passé ? Tu veux vraiment que je te dise ce que j'ai fait et ce qu'on m'a fait ? Tu veux vraiment savoir ce qu'on ressent quand on frappe à ta porte au milieu de la nuit ? Quand on te flanque une mitraillette sur la gorge en disant « Perquisition » ? Quand on découvre tes articles maoïstes parmi les disques de Brassens que ta femme garde jalousement dans une malle ?

— Rien... les nouvelles autorités universitaires m'ont proposé un autre poste, mais je l'ai refusé...

Le Chilien revient des toilettes et me fournit un prétexte pour changer de conversation :

— Un autre demi ?

Carlota se décide :

— L'avant-dernier ?

Le Chilien secoue la tête :

— Non, merci, ça suffit pour aujourd'hui. Je finis celui-ci et je vais me coucher tout heureux de savoir qu'en Espagne on n'oublie pas Allende.

Je regarde autour de moi et dis, en baissant un peu la voix :

— Ici, certains voudraient qu'on oublie pas mal de choses, tu sais ? Mais ils se font de douces illusions. Pour commencer ils veulent qu'on oublie quatre décennies de dictature. Puis qu'on oublie qu'on a oublié. Parce que l'amnésie est la seule façon pour eux de rester au pouvoir, et que la mémoire est devenue notre forme de résistance. Ce n'est pas pour rien qu'en grec classique vérité et oubli sont deux mots opposés, pas vrai ? Je suppose qu'au Chili ça finira par être la même chose. De toute façon, ne crois pas que l'Espagnol lambda sache très bien qui est Salvador Allende. Ici, le seul Chilien que tout le monde connaisse, c'est Bigote Arrochet !

— Bigote Arrochet ?

— Oui, voyons, ce pinochetiste qui raconte des blagues à la télé...

Carlota prend un air étonné :

— Mais Arrochet n'est pas argentin ?

Je la regarde et m'écrie :

— En plus !

Nous éclatons de rire.

— Ça me rappelle ce que dit un écrivain de mon pays. Que les quatre grands poètes du Chili sont trois : Alonso de Ercilla et Rubén Darío.

Nouveaux rires. Le Chilien vide son verre. Il se lève, met son blouson de cuir, nous salue et sort du bar, les mains dans les poches. Je regarde Carlota.

— L'avant-dernier, alors ?

Je me lève pour aller au bar, qui est fait de portes de bois. Le barman s'occupe d'un type coiffé à l'as de pique, avec un pull bordeaux à col roulé. Tout en lui servant un cuba libre il lui raconte ce qui s'est passé rue Canuda, où un groupe de radicaux a lancé des cocktails Molotov contre le local de Fuerza Nueva et où la police a arrêté plusieurs des agresseurs. J'espère qu'aucun des nôtres n'est mêlé à ça. Une bêtise comme ça et tout peut foirer. Je me demande si je ne devrais pas appeler Olof pour me renseigner, ce connard de El Pampa est capable d'avoir encore fait des siennes. Je commande deux demis et je me retourne pour regarder Carlota. Elle a allumé une cigarette qu'elle fume avec indolence, tout en examinant le disque de Lluís Llach qu'elle a acheté cet après-midi. Ça fait combien de temps que tu lui fais du gringue, Gerardo ? Depuis les premières semaines de cours, probablement. Peut-être même depuis le premier jour.

— Voilà.

Je prends les bières et retourne à notre table.

— Quel type curieux ce Chilien, non ? Comment

a-t-il dit qu'il s'appelait ?

— Il ne l'a pas dit.

Non, il ne l'a pas dit. Moi non plus je ne lui ai pas donné mon nom. Il s'y connaissait trop en poésie pour être un indic, mais on ne peut faire confiance à personne.

— Tu permets que je passe un coup de fil ?

— Oui, bien sûr.

Je me dirige vers l'entrée du café tout en cherchant un jeton. Il me semblait qu'il m'en restait un. Où ai-je bien pu le mettre ? Je le trouve dans la poche revolver de mon pantalon, mais le téléphone est hors service. Je sors en quête d'une cabine. Il y en a une un peu plus haut, mais quelqu'un en a arraché l'écouteur. Je vais jusqu'à la Ronda et j'en trouve une autre qui a l'air en bon état. J'introduis mon jeton et attends la tonalité. Je n'entends rien. Je raccroche et essaye de nouveau. Rien. J'essaye de récupérer mon jeton, mais l'appareil ne me le rend pas. Je donne plusieurs coups de poing sur la boîte, rien : ce fils de pute me l'a avalé. Je me mets à donner des coups de pied dans la cabine. Une fois calmé, je retourne au bar.

— Ce pays continuera à faire partie du tiers-monde tant qu'on ne réparera pas une foutue fois toutes les cabines. Pas moyen d'en trouver une en bon état.

Carlota me regarde d'un air soupçonneux. Je suppose qu'elle se demande qui je voulais appeler à une heure pareille.

— Qui voulais-tu appeler à une heure pareille, Gerardo ?

*Voilà\**.

— Ta mère ?

---

\* Les mots et expressions en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (N. d. T.)

Je fais non de la tête.

— Un ami. Je viens de me rappeler que c'est son anniversaire...

Incroyable ce que je peux mal mentir. Et ce n'est pas faute d'entraînement. Carlota se mord de nouveau l'intérieur de la joue et j'ai soudain une envie folle de l'embrasser.

— Je peux te demander quelque chose, Gerardo ?

— Oui, bien sûr.

— Ce n'est pas que ce soit très important, mais... tu es marié, non ?

Cette fois, je ne suis pas obligé de mentir.

— Non, je ne suis pas marié. Quoique, je l'ai été. Au Chili.

Je n'en dis pas plus. Je prends la pipe de bruyère que j'ai achetée à Valparaiso. Je souffle deux ou trois fois sur l'embout pour en éliminer les restes et j'ouvre la boîte de tabac Dunhill que Bibiano m'a rapportée de Londres. J'aspire à fond l'arôme des brins et remplis le fourneau pincée à pincée, en faisant attention que la charge ne soit ni trop tassée ni trop peu. Carlota observe le cérémonial avec attention et j'en profite pour dire, avant de porter ma pipe à la bouche, une des phrases préférées de Bibiano :

— Le fumeur est une protubérance de la pipe.

Et dire que c'est moi qui ai initié mon frère aux arts fumatoires... Je craque une allumette, l'approche du fourneau et aspire avec le savoir-faire d'un chaman, tout en me demandant ce que je fais là, avec Carlota. Ce ne sont pas des heures pour prendre des verres avec une étudiante, Gerardo. Parce qu'une chose est de descendre à Barcelone boire un coup après la réunion du Conseil pour continuer à pester contre les magouilles du ministère, et une autre, bien différente, de l'inviter à dîner au Julivert Meu et de continuer la fiesta dehors jusqu'à

minuit passé. Évidemment, elle n'a pas voulu que je paye l'addition, un caractère cette fille ! J'ai même dû lui demander pardon de l'avoir suggéré.

— Tu me laisses essayer ?

Cette fille est géniale.

— Bien sûr. Tu as déjà fumé la pipe ?

— Non.

— Eh bien viens là, approche.

Elle s'assied à côté de moi. Sa jambe frôle la mienne. Je dirais qu'elle l'a fait exprès. Elle s'installe sur sa chaise et sa jambe frôle de nouveau la mienne. Aucun doute maintenant, elle l'a fait exprès. Ou bien c'est ça, ou alors c'est que je suis définitivement pompette.

— Tiens, prends-la bien entre l'index et le pouce, de façon que le fourneau repose sur le majeur, le doigt du cœur.

Carlota prend la pipe avec deux doigts et en souriant la met contre son sein gauche.

— Comme ça ?

Elle sourit de cette façon qui n'est qu'à elle, comme si elle voulait mordre la pointe de sa langue avec ses incisives, qui sont légèrement écartées.

— Bon, comme ça, tu vas avoir un peu de mal à aspirer.

— Si tu le dis...

Elle baisse la tête jusqu'à ce que ses lèvres atteignent l'embout de la pipe. Elle tire une profonde bouffée et m'envoie à la figure un nuage d'épaisse fumée bleutée :

— Vraiment, tu croyais que je n'avais jamais fumé la pipe ?

Sa jambe frôle de nouveau la mienne, mais cette fois pour rester. Heureusement que je suis en jean. Deux tables plus loin, un jeune type fait des cocottes en papier et les range en file, par taille, de la plus grande à la plus

petite. Carlota tire une autre bouffée et me rend ma pipe.

— Tu sais quel est le muscle le plus fort, Gerardo ?

— Aucune idée. Le cœur ?

— Non, la langue.

— Vraiment ?

— On le dit.

— Je comprends maintenant pourquoi la calomnie est le sport national...

Nous rions. Nous buvons. Nous fumons. Quand nos verres sont vides, Carlota se lève et me regarde dans les yeux :

— On va danser, ou directement chez moi ?

OI H 19 SOLITARIO VI (SANTA COLOMA DE GRAMENET)

La morsure d'une puce en pleine nuit me fait sursauter. S'il y a quelque chose que je déteste dans la vie, ce sont les puces, les puces, ces maudites puces. Plus que les poux, plus que les tiques. Plus même que la gale, qui se soigne avec du Spraygal. Je les vois sauter de cage en cage et d'échine en échine, cherchant les poils les plus longs, et si je n'aboie pas, c'est pour ne pas réveiller mes congénères qui dorment, crevés après une dure journée de courses. Bon, pour ça et parce que je n'aime pas aboyer. Quelle bêtise. Il suffit de voir les loups et les coyotes, ces parents à nous qui adorent la liberté. Est-ce qu'ils aboient, eux ? Non, bien sûr. Eh bien alors. Même leurs petits n'aboient pas !

À ma gauche, Guayaquil se repose, repu et satisfait, après s'être qualifié pour la finale de samedi. À ma droite, Saeta dort, pelotonnée, anesthésiée par les calmants. Aux éliminatoires de mardi dernier elle a couru avec une omoplate disloquée. Elle n'a même pas tenu un demi-tour. Quand elle s'est mise à glapir et à perdre de la vitesse, j'ai été à deux doigts de m'arrêter, mais les cris

des gens m'ont poussé à continuer. C'était plus fort que moi. Malgré tout, j'ai fini cinquième et j'ai dit adieu au Grand Prix. Pas de chance pour ceux qui avaient parié sur Solitario VI, fils de Little Top et de Crazy Silver. Qu'ils aillent se faire foutre ! Ça fait trois ans que je cours pour eux et je commence à en avoir plus que marre...

Ici, nous sommes plus de six cents, divisés en huit écuries. Des lévriers de seconde catégorie qu'on prétend faire passer pour des greyhounds de première. Un grand nombre d'entre nous vient d'Irlande. Certains peuvent même se vanter d'avoir un pedigree. Moi, sans aller plus loin, je suis un petit-fils de Pigalle Wonder, du grand Pigalle Wonder ! vainqueur de l'English Derby en 58. Toute ma vie j'ai entendu la même chose : si Solitario est un petit-fils de Pigalle Wonder, si Solitario descend de Pigalle Wonder, si Solitario a dans les veines le sang de Pigalle Wonder... pourquoi Solitario ne court pas comme Pigalle Wonder, putain ? Eh bien c'est très clair, bande de minus : parce que si on m'a amené ici, c'est que je n'étais pas de taille. Est-ce que par hasard vous croyez que votre cynodrome de pacotille peut rivaliser avec ceux d'Irlande ou d'Angleterre ?

Putains de puces ! Celle-là vient de me mordre très fort. La même que tout à l'heure ? Je me gratte furieusement, je me frotte contre le sol, je me mordille le flanc, mais pas moyen de soulager la démangeaison. Parfois je pense que nous ne méritons pas la vie que nous menons. Il est loin le temps où la vente de lévriers était interdite et où on pouvait seulement nous offrir en signe de gratitude et d'affection. Aujourd'hui, on nous vend quand nous valons quelque chose et, quand nous ne valons plus rien, personne ne veut de nous, même gratis. Nous, qui avons été les premiers chiens sur la face de la terre ! Nous, qui sommes enterrés dans les tombes des pharaons !

Nous, qui avons dormi aux pieds de reines et de princesses ! Nous, qui sommes même dans la Bible ! Et maintenant ? Maintenant nous sommes les pitres de l'espèce, obsédés que nous sommes par notre acharnement à poursuivre un lièvre impossible à rattraper. Les gens pensent que nous ne nous en rendons pas compte, que nous croyons qu'il est de chair et d'os. Bon sang, ça saute aux yeux qu'il est plus faux qu'un coq de girouette !

Sous le vrombissement des néons et les gémissements des camarades qui rêvent tout haut, je détecte un bruit de pas. Mes oreilles se dressent. La lumière faible et blafarde ne tarde pas à éclairer le corps dégingandé d'Atilano, qui fait sa ronde de nuit habituelle. Atilano est un pauvre diable, mais quand il boit, il a la main qui lui démange. Et pas sa main idiote qui est atrophiée, ce moignon terminé par cinq petits doigts qui lui servent tout juste à tenir sa cigarette, mais l'autre, celle qui tient la canne que nos yeux et nos croupes connaissent bien. Sous le linteau de la porte, il tire une dernière bouffée et jette son mégot par terre, puis l'écrase longuement du pied. La couleur jaune de la tristesse irradie de son regard et de sa chemise de bûcheron émane l'odeur âcre des hommes qui vivent dans la solitude. Juste comme il va faire demi-tour, un des petits nouveaux commence à grogner. Je ne peux pas voir qui c'est parce qu'il est dans les cages du fond, avec ceux qu'on a amenés la semaine dernière, mais je devine que c'est celui qu'on appelle Mogambo. Il paraît qu'il a des aptitudes, mais s'il continue comme ça il va en voir des vertes et des pas mûres. Cesse de grogner, petit, sur ce que tu as de plus cher, cesse de grogner. Atilano baisse la tête, ferme à demi les yeux et se balance, mains dans le dos, en soulevant la pointe de ses pieds puis les talons, encore et encore, encore et encore. Finalement il se racle la gorge et s'avance dans le

couloir central. Quand il passe à côté de moi, je sens une touffeur d'urine, de sueur et d'alcool. Loin de se calmer, les grognements augmentent en intensité et ne tardent pas à se transformer en aboiements. Les voix des autres nouveaux ne sont pas longues à se joindre au vacarme.

— Putain de putain de votre mère à tous !

Atilano empoigne sa canne pour taper sur les barreaux des cages rebelles. Quelques-uns de ces coups se glissent entre les barres, à en juger par les glapissements. D'autres lévriers de l'écurie se joignent au tumulte, en signe de protestation. Moi, je me mets en position de révérence et je pousse un hurlement en direction du néon le plus proche. Peu à peu les coups et les aboiements diminuent, et le calme finit par revenir. Il faut voir le souk qu'on a mis en quelques secondes. J'adore les petits nouveaux, ils sont tellement naïfs. Après quelques volées, tu réfléchis à deux fois avant de faire du raffut. Toutefois, ils ne tarderont pas à s'apercevoir que les raclées qu'on nous donne ne font pas aussi mal que les câlins qu'on nous refuse...

— Je ne veux plus rien entendre, même pas un pet de mouche ! Compris ?

Atilano fait demi-tour, et se dirige vers la sortie. En passant près de moi il s'arrête et je peux voir les dessins gravés sur sa canne : des fleurs, des dominos, un crabe avec des pinces énormes, des figures géométriques... Je fais semblant de dormir mais ça ne prend pas.

— Je t'ai entendu, Solitario. Continue comme ça, et tu finiras à Casablanca.

Casablanca. L'éternelle menace. L'enfer même. Je ne connais personne qui soit revenu de Casablanca. On nous envoie courir là-bas quand nous ne valons plus rien ici, concourir avec des chiens à trois têtes... et en plus il faut faire le trajet en bateau ! Je n'ai voyagé qu'une fois

en bateau, et je ne pense pas recommencer, non, sûrement pas. Je me jetterais plutôt à l'eau ! Ça fait pas mal de temps, mais j'ai encore le mal de mer rien que d'y repenser. C'est resté gravé dans ma mémoire comme nos pas se gravent dans le ciment frais. Des dizaines de lévriers entassés dans le noir à fond de cale, mâles et femelles séparés par un grillage métallique, avec le virus de Carré qui se lèche les moustaches. Au bout de dix minutes, nous glissions déjà sur notre propre vomi. Nous étions partis du port de Limerick à l'aube et nous avions encore une longue traversée devant nous. Nous ne savions pas où on nous emmenait, mais nous devinions que nous ne reverrions pas les vertes prairies d'Irlande.

Ces derniers temps je pense beaucoup à l'Irlande. Je me souviens du comté qui m'a vu naître, avec sa silhouette de vieux chien, et je sens mon cœur qui se serre. C'est là qu'on m'a fait tel que je suis. Là qu'on m'a appris à obéir à l'appel de mon maître, à marcher à ses côtés, à accepter le collier étrangleur et la laisse de dressage, à m'asseoir, *sitz* ! à me coucher, *platz* ! à contrôler mes aboiements et à prendre des objets avec la bouche. Là qu'on m'a appris à gagner ma vie en poursuivant un lièvre mécanique, en me laissant promener pour montrer mes références, en acceptant sans broncher la muselière et le mantelet. Là qu'on m'a appris à monter une femelle, bien qu'ici ça ne me serve à rien à cause de la cochonnerie qu'on nous donne pour nous couper l'appétit. Mais ça, c'était presque à la fin, quelques jours avant d'embarquer pour l'Espagne. Je suppose qu'ils ne voulaient pas se priver de la semence d'un descendant de Pigalle Wonder.

Je me rappelle les mots de mon maître avant qu'il ne m'envoie m'ébattre avec cette greyhound blanche comme le lait. On va voir si tu peux faire un bon étalon, m'avait-

il dit. On va voir si tu es cochon ou lapin, m'avait-il dit. Selon la façon dont tu te conduiras tu resteras ou non avec nous. C'était un mensonge, bien sûr. L'accord était déjà signé, mais mister McCullough voulait un prétexte. Il ne m'a pas dit s'il valait mieux être cochon ou lapin. Il ne m'a pas expliqué la différence, ni ce qu'il attendait de moi, ni comment je devais me comporter. Il m'a lâché dans un terrain à l'air libre, entouré de haies d'aubépines. Peu après un homme que je n'avais jamais vu de ma vie est arrivé, accompagné de cette greyhound blanche comme l'écume. On ne m'a même pas dit son nom. Le ciel était dégagé, étrangement dégagé, on pouvait distinguer les deux constellations que les humains appellent Grand Chien et Petit Chien, même si elles ressemblent autant à un chien que peuvent lui ressembler un rat ou une bouse de vache. Mister McCullough et l'inconnu ont signé des papiers, échangé des billets, ils se sont serré la main. Puis ils sont entrés dans l'enclos et ont lâché cette greyhound blanche comme la lune. Je ne sais pas pourquoi j'ai toutes ces comparaisons en tête. Le blanc est une couleur étrange. Elle a de nombreuses textures.